

« Les vivants font pitié et s'en habillent »

José Acquelin, *L'inconscient du soleil*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 96 p.

Bertrand Laverdure, *Audioguide*, Montréal, le Noroît, 2002, 92 p.

Alexandre Trudel, *Kabbale instrumentale*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 52 p.

Jacques Paquin

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2004). Compte rendu de [« Les vivants font pitié et s'en habillent » / José Acquelin, *L'inconscient du soleil*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 96 p. / Bertrand Laverdure, *Audioguide*, Montréal, le Noroît, 2002, 92 p. / Alexandre Trudel, *Kabbale instrumentale*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 52 p.] *Lettres québécoises*, (113), 42-43.

« Les vivants font pitié et s'en habillent »

Ce vers de José Acquelin crée une filiation entre trois recueils qui ont peu en commun.

P O É S I E

JACQUES PAQUIN

L E VIVANT, LES VIVANTS. Voilà bien un sujet qui met d'accord les trois poètes de cette chronique. Mais là s'arrête le consensus. Il y a peu d'affinités entre la légèreté d'Acquelin, le désenchantement de Bertrand Laverdure et les mutants d'Alexandre Trudel.

L'EXIGENCE DE VIE

Le lecteur qui a tant soit peu lu des vers de José Acquelin aura noté chez lui une forte inclination pour un discours sentencieux, proche de la maxime, et un attrait non dissimulé pour les philosophies orientales. Acquelin, qui atteindra d'ici quelques années la cinquantaine, est perçu dans le milieu

*un moineau fait du cheval sur une moine
la beauté c'est aussi de la faute à la vie
le toucher du soleil me lactifie en toi
je ne suis que l'homme ayant bu
l'ombre des flocons de neige (p. 52)*

Il y a un je-ne-sais-quoi chez Acquelin qui est de l'ordre de la séduction et qui instaure une espèce de pacte avec le lecteur charmé par la douce ironie du poète. Celui-ci a beau nous inviter à un détachement qui convient mal aux Occidentaux que nous sommes (« L'amour est le détachement ultime », coiffe l'un des poèmes), ce détachement apparaît au lecteur comme l'accession à un bonheur sans égal. La plus grande partie de ce recueil utilise le quatrain, question de brider sans doute une poésie qui cultive la forme de l'aphorisme. Ce goût immodéré de la formule est aussi ce qui marque les limites de cette voix entre toutes reconnaissable, car il y a risque de banalité : « je ne me crois pas meilleur que ce que je suis / même si je suis meilleur que ce que je crois / libre à moi de succomber à l'orgueil de vouloir / prouver que je suis capable d'être seul » (p. 56). Ce poète aux oiseaux, volatiles auxquels il voue vraisemblablement un grand amour, ce « mésoanthrope » (p. 71), comme il se dénomme lui-même, se considère comme « un oiseau qui a épuisé l'arbre d'être » (p. 30). La poésie d'Acquelin, qu'elle soit en vers ou en prose, se trouve peut-être davantage dans la lecture d'un vers pris isolément et qu'on médite en laissant dans l'ombre le poème entier. Ou, alors, on peut l'entendre dans la longue respiration qui traverse les recueils, et dont le mot à mot importe moins que la voix elle-même, chercheuse d'une beauté inscrite dans « le lent et extrême taï chi des arbres » (p. 87).

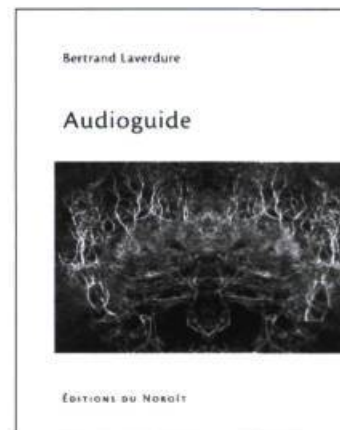
LE POIDS DES ŒUVRES VIVES

Curieux ce choix de titre, « Audioguide », qui coiffe le dernier recueil de Bertrand Laverdure. Au départ, je m'attendais à lire, vu l'intérêt du poète pour diverses formes d'art, en l'occurrence le cinéma, des textes qui prennent appui sur l'usage de ces cassettes fournies par les musées. J'y anticipais même un traitement teinté d'ironie. Mais il n'en est rien. Ce recueil n'a absolument rien à voir avec une visite guidée muséale. D'ailleurs, n'entre pas dans ce recueil qui le veut. Après une triple dédicace, le lecteur se voit offrir une citation anglaise d'Elias Canetti, dans laquelle on rappelle l'importance de la souffrance au sein même des



comme un poète relativement jeune. On le publie dans des revues qui font la promotion de la nouvelle poésie et il participe à des happenings qui mettent à l'avant-scène la génération des nouveaux poètes d'ici. C'est que ses publications ne remontent pas beaucoup plus loin que la fin des années quatre-vingt. Troisième recueil aux Herbes rouges, *L'inconscient du soleil* trouve ses images dans un voyage au Mexique. La mobilité perpétuelle que suppose ce périple convient bien

à ce poète qui a tout d'un promeneur glanant au hasard de ses rencontres des leçons de vie et d'écriture. Le poème « soleil bleu », qui titre la première section, donne une excellente idée de la manière d'Acquelin :





BERTRAND LAVERDURE

activités cognitives. Le lecteur note donc cela. Puis il poursuit sa route, ouvre le portail de la première section (« Écrire les archives pendant que nous conservons nos corps ») et bute sur une citation qui discourt sur la négativité de l'acte littéraire. Hou la la ! Suis-je bien suffisamment préparé intellectuellement pour franchir le seuil ? Personnellement, j'ai des lettres, comme on dit, mais celles du chroniqueur prennent souvent en grippe celles du spécialiste parce que leurs intérêts ne convergent pas toujours. Pêcherais-je moi-même par ce que dénonce la première dédicace : séparation du cognitif et de l'émotion ? C'est à voir. De quoi est-il donc question dans ce recueil ? Eh bien, je le dis sans rire : ce recueil m'est resté une énigme. D'abord, il y a ce « nous » qui s'affiche en tête de la plupart des séquences des poèmes, et qui semble représenter une génération littéraire, peut-être, celle des trente ans, à laquelle appartient le poète qui publie depuis une dizaine d'années. Cette collectivité est bien mal en point si l'on en juge par les nombreux dépréciatifs qui servent à décrire leur environnement :

*nous nous plaisons
accroupis derrière les villes
grouillantes de fèces
de frissons
de burlesques rapines
logées à l'enseigne
d'énormes cuves d'eau croupie. (p. 16)*

Soit. Je suis ce fil, je le presse même et je comprends alors (enfin je crois) que cette génération de lettrés (il y est beaucoup question de littérature et de bibliothèques) est en quelque sorte désenchantée par le poids de toutes les œuvres déjà écrites, lettres mortes donc, mais faisant encore pression sur le présent. Le poids et la culture, un autre l'aurait exalté puisque, n'est-ce pas, il arrive que l'écrivain se sente accompagné par la communauté des voix qui l'ont précédé et qu'il s'établisse un dialogue entre le passé et cette voix qui s'ajoute au monument. Mais Bertrand Laverdure en ressent de l'amertume, il l'éprouve quant à lui comme un sentiment d'échec. Malgré et peut-être bien à cause de l'énorme bagage artistique qui les précède, les poètes dont il parle ne trouvent que vacuité et vanité dans l'écriture : « Il n'y a plus à chercher / dans les coffres vides d'autres analogies / qui ne diront jamais assez / cet évidemment impromptu. » (p. 41) Un projet utopique se cherche donc dans la quête d'un « poème sans texte ». Le sujet, apocalyptique à souhait, n'est pas inintéressant, mais le discours poétique atteint un tel degré dans le second degré qu'on a du mal à mettre le doigt sur le sens des propos. Si la dimension individuelle, intimiste même, était venue mettre en perspective cette épopée de la déconvenue, le lecteur aurait pu s'y montrer sensible. En dépit des textes en épigraphe qui réclament l'émotion (et surtout celle de la douleur), le recueil reste distant et froid. Et ce n'est pas la seconde partie, inspirée de la figure de saint Paul, qui modifiera cette impression :

*Nous sommes atteints
embrigadés de maladies
souffreteux et fiers
de n'être plus
que loques au service des roses (p. 75)*

POÉSIE DE MORTS VIVANTS



ALEXANDRE TRUDEL

La seconde moitié du recueil de Laverdure empruntait à saint Paul, celui d'Alexandre Trudel poursuit dans une veine similaire avec une épigraphe (décidément !) tirée d'un psaume : « afin que je marche devant Dieu dans la lumière des vivants ». Ces deux auteurs montrent bien, si besoin était, qu'il existe des affinités électives entre poésie et discours de la révélation ou de l'extase. Dans son second recueil au titre qui se veut sans doute décoiffant, *Kabbale instrumentale*, Trudel met en scène une Résurrection, sur un mode qui tranche avec la résurrection des morts imprégnée de catholicisme. Les intitulés qui divisent le recueil (« La

salle de réanimation », « La fiancée des surgelés » et « Manifeste des hommes-sangsues ») nous transportent plutôt dans le domaine de films de série B du genre « Le retour des morts vivants ». Et nous ne sommes en effet pas très loin de cette esthétique : « Mais voici revenir le beau temps / au milieu de la tempête / comme un savant fou / donne la vie à un cadavre » (p. 15). Ce n'est pas le Frankenstein de Mary Shelley qui sert de modèle mais celui des effets spéciaux où la surcharge est monnaie courante. Cette poésie qui cherche ses images dans le fantastique (Lovecraft est aussi cité en épigraphe) rate continuellement ses effets. L'étonnant ou le bizarre cachent mal une poésie encore liée à une tradition bien reconnaissable : la quête de la vie, quête qui se manifeste par l'incontournable lever du jour réitéré dans presque chacun des poèmes. La matrice est au fond simpliste : le poète veut sortir de la mort pour atteindre à la vie, et cette sortie est exprimée par l'image de morts vivants qui s'arrachent à leur état cataleptique. Le reste n'est qu'embrouillamini :

*Mais en restant trop longtemps
au soleil
mon esprit s'échauffe
je sens déjà les idées claires
me réveiller
comme si je venais de recevoir
les gouttes d'eau
d'une pluie acide
qui dans un éclair
secoue le corps des cadavres
rappelés à la vie (p. 35)*

Ce lourd « mais » qui ouvre le passage, on en trouve des dizaines, comme si le poète argumentait avec lui-même dans une contradiction stérile. Du fantastique, soit. Poésie fantastique comme le suggère le communiqué, soit. La « bouche d'ombre » d'Hugo ou « Le tombeau des rois » d'Anne Hébert représentent des sommets de cet art. Chez Alexandre Trudel, nous ne pouvons nous repaître (restons dans le ton) que d'une poésie démembrée qui semble se faire et se défaire à l'insu du poète.

